

Nick Tosches, le parrain de la critique rock est mort

L'Obs / Elisabeth Philippe / 21 octobre 2019

L'auteur culte de « Hellfire » et des « Confessions d'un chasseur d'opium » est mort chez lui, à Manhattan. Il avait 69 ans.



Nick Tosches, historien du rock et écrivain, mort le 20 octobre 2019 (Capture d'écran / Allia)

Il avait réservé sa dernière danse pour Satan. Depuis hier, dimanche 20 octobre, on espère que Nick Tosches se déhanche en faisant crisser ses mocassins léopard sur les parquets enflammés de l'Enfer, cet Enfer que le critique rock et écrivain américain, auteur de « Dans la main de Dante », avait fréquenté de près, avant même d'avoir franchi le Styx.

Tosches est donc mort, chez lui, à Manhattan, « dans ce qui fut New York », pour reprendre la formule de la brève notice biographique figurant sur son ultime roman. Il avait 69 ans. Lui avait prévu qu'il passerait de l'autre côté en 2012, l'année où il publiait « Moi et le Diable » (*Albin Michel*). Il aura eu sept ans de rab. Peut-être le fruit d'un énième pacte faustien.

Ainsi naquit la critique rock

Cela lui aura laissé le temps d'écrire son dernier livre, « Sous Tibère » (*Albin Michel, 2015*), l'histoire revue et corrigée de Jésus. Sujet qui, à première vue, pourrait paraître étonnant et détonnant pour un biographe de Jerry Lee Lewis et Dean Martin. Sauf que Nick Tosches était un journaliste rock à l'ancienne, autodidacte, d'une érudition tous azimuts, autant poète qu'historien, incollable sur la mafia, les drogues et les vers des Grecs anciens.

Nick Tosches a vu le jour en 1949, à Newark, cette ville du New Jersey qui fut aussi celle de l'écrivain Philip Roth. Son père, italo-albanais, y tenait un bar. Les heures que le jeune Nick passa dans l'établissement paternel furent plus instructives que celles passées sur les bancs de l'école. Fort de cette éducation sur le zinc, le jeune homme enchaîna les petits boulots les plus variés. Il fut notamment très brièvement chasseur

de serpents, à Miami, malgré son erpétophilie.

Une fois revenu à New York, il commença à fréquenter l'East Village, coeur de la contre-culture, et à écrire de la poésie. En 1969, il vendit son premier article à un journal de Boston. Sa carrière était lancée. Collaborant à des magazines comme « Rolling Stone », ou « Creem », Tosches allait s'imposer au cours des années 70 et 80 comme l'une des voix majeures de la critique rock, au côté de Richard Meltzer et de Lester Bangs. Tous trois furent d'ailleurs rassemblés par la presse sous l'étiquette « the Noise Boys », les « Braillards », pour leur style éclatant et irrévérencieux. Tosches s'était, pour sa part, fait une spécialité de parler de disques qu'il n'avait pas écoutés ou qui n'existaient carrément pas. Sa veine de romancier, déjà.

La fumerie d'opium idéale

En 1977, il publia son premier livre, « Country, les racines tordues du rock'n'roll » (*Allia*), dans lequel il voulait « explorer les zones obscures de l'histoire de la country music », en particulier sa forte charge pornographique et sexuelle. Suivit « Hellfire » (*Allia*, 2001), en 1982, la biographie extravagante et exhaustive de Jerry Lee Lewis et sans doute le chef-d'oeuvre de Tosches, comparé par Greil Marcus à un roman de Faulkner et classé numéro un des cinquante meilleurs livres sur la musique de tous les temps par le « Guardian », en 2006. En 1992, il consacra une biographie à une autre star de la chanson, Dean Martin : « Dino : la belle vie dans la sale industrie du rêve ».

Parallèlement, à la fin des années 1980, le parrain de la critique rock commença à publier des romans. Citons « les Pièges de la nuit », « Trinités » ou encore « le Roi des Juifs ». Devenu une signature respectée et recherchée, Tosches fut courtisé par les plus grands titres de la presse américaine. Il contribua ainsi au magazine « Vanity Fair », pour lequel il écrivit des enquêtes fouillées, comme celle sur le boxeur Sonny Liston, qui devint un livre.

Nothomb, Sartre, Beigbeder... à quelles drogues carburent les écrivains ?

« Confessions d'un chasseur d'opium » (*Allia*, 2001) était aussi un article, à l'origine. Dans ce livre, Tosches raconte sa quête de la fumerie d'opium idéale. Car l'opium est à ses yeux avertis « la drogue parfaite », même si, à la fin de sa vie, il disait n'en prendre qu'une fois par an : « Il n'existe rien de semblable. (...) Je crois que c'est pour cette raison que cette drogue, la plus délicatement exquise et la moins stupéfiante de toutes - encore moins que la marijuana - engendre une telle accoutumance. Comment ne pas s'accoutumer au goût du paradis ? »

Espérons que les dealers en vendent en Enfer.